

Impressions de voyage

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 84

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257019>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Impressions de voyage

Juillet.

La côte d'Azur est déserte, les étrangers ont fui ce soleil brûlant; seuls les habitants de cette terre vaquent à leurs travaux coutumiers. Les pêcheurs sont en mer. La pêche du thon est en pleine activité. A la tombée de la nuit la plage s'anime. On a amené des chariots, qui serviront tout à l'heure à transporter le poisson. Assis sur le sable encore chaud, femmes et enfants regardent les barques qui se détachent sur l'horizon de la mer embrasé par le soleil couchant. Peu à peu l'œil perçoit mieux; elles viennent, doucement, le mât de misaine tout gonflé de cette brise méditerranéenne. Quand ils abordent, des cris de joie partent de toutes les poitrines. La journée a été bonne. On procède au déchargement. Dans chaque barque l'effervescence règne; on se hâte de charger les poissons sur les chariots. La besogne faite, on quitte la plage, et la longue file des chariots se met en branle... Le produit de la pêche partira le lendemain pour les villes voisines.

La Méditerranée est tranquille et ondoie à peine. Claire et d'un bleu magnifique, la mer s'étend à perte de vue... Quel contraste avec la mer du Nord très souvent démontée, toujours mugissante, secouant la côte de ses vagues démesurées où les navires à l'horizon s'aperçoivent confusément, tout cela sous un ciel sombre et lugubre, avec l'accompagnement monotone du vent. Ici ni vagues baveuses, hurlantes, ni écume, et pourtant il ne faudrait pas croire que la Méditerranée est toujours aussi tranquille, loin de là. Je me trouvais un jour sur un

rocher fort ruiné par les perpétuelles secousses du flux et du reflux. Les sifflements du vent soudainement déchaînés m'arrivaient agrandis encore par le site isolé où j'étais. Les vagues simultanément venaient en cadence et s'en allaient avec un bruit d'enfer se briser sur le vieux récif. Cette fois là je pus contempler à mon aise la Méditerranée en fureur; elle semblait faire triste mine aux éléments de la nature qui l'accablaient. De temps à autre je croyais la voir s'apaiser comme fatiguée de ses efforts inouïs, puis un moment après une vague plus grande venait dans une courbe se briser sous mes pieds.

Elle a ses caprices, tantôt lugubre, grisâtre se confondant parfaitement avec l'horizon lointain, comme une énigme irrésolue, mais d'habitude c'est une glace luisante dont les flots phosphorescents scintillent sous l'astre du jour...

L'air du large arrive par bouffées et ses sonorités se prolongent comme des échos. Ce sont les instants d'une rêverie délicieuse où l'être s'abîme dans une douce mélancolie une inexprimable joie.

R. SCHAECHTELIN.

Paquerette

(Suite et fin.)

L'hiver a couvert la campagne de son manteau d'ouate; les arbres ont vu tomber leurs dernières feuilles couleur de rouille, et grelottent comme de pauvres vieillards

l'avancement. S'il ne revenait pas riche, il avait pu, en effet, épargner une somme rondelette, de plus obtenir une pension du gouvernement. Célibataire, il avait de quoi vivre, une modeste aisance, à la campagne, et il ne désirait rien d'autre, las de la vie citadine.

Hélas! ses parents étaient morts, la maman la première, sans qu'il eût eu la joie de les revoir. Grâce à l'obligeance d'un notaire, ami de la famille, il avait trouvé à louer leur maison, leur petit domaine, se réservant pourtant deux chambres, celles qu'ils avaient habitées dans une union parfaite, et la sienne, sa chambre d'enfant et de jeune homme. Il y avait fait mettre les meubles qui lui étaient les plus chers, et il gardait l'espoir de s'y retirer un jour ou l'autre, pour y jouir d'un repos bien gagné.

Et voilà qu'il était revenu plus tôt et dans des conditions meilleures que ce n'est le cas d'ordinaire.

au front dénudé sous l'âpre morsure de la bise.

Il fait nuit, il fait froid, tout dort tapi dans la mousse, dans l'étable, sous l'édrédon... Soudain Paquerette est brusquement tirée de son sommeil aux songes dorés, peuplés d'anges souriants et de saints vénérables. Elle a cru entendre un gémissement... Elle prête l'oreille...

— Landry! est ce toi?

Rien ne répond...

— Est-ce toi qui appelles, mon frère?

Rien...

Inquiète, elle se lève, allume une petite lampe, va au lit de l'innocent. Le lit est vide.

Effrayée, elle regarde autour d'elle, cherche de tous côtés. Personne. Mais, cette fois, elle entend distinctement gratter à la porte... Elle l'ouvre et recule étonnée à la vue d'un cheval sans cavalier, qui heurtait doucement en l'apercevant.

— Sainte Vierge! c'est le beau destrier de monseigneur! Il est arrivé un malheur! Et Landry qui n'est pas là! Que faire, mon Dieu?

L'animal fixe sur elle son œil intelligent... Il va, vient, comme pour lui dire: Suis-moi.

Paquerette comprend ce manège; elle n'hésite plus, il y a un chrétien à secourir; elle met une mante, se munit d'une lanterne, et hardiment s'enfonce dans la nuit. Mais la neige est haute, elle glisse à chaque pas. Alors, posant sa main mignonne sur la crinière de son guide:

— Si tu voulais me porter, gentil cheval, nous arriverions plus vite.

Comme s'il devinait ses paroles, il se

Le pays était ombreux, accidenté, à la fois pittoresque et d'une intimité paisible. Prosper Vignal ne l'avait jamais oublié, mais avec le temps et la distance les lignes et les couleurs perdent un peu de leur netteté. Dès qu'il descendit de voiture, — car la gare était à dix kilomètres, — par un beau soir de printemps, où le vert délicat des prairies et des arbres s'harmonisait sereinement avec un ciel d'or rose, il fut repris par son charme tout ensemble idyllique et sauvage.

— J'y serai heureux, se dit-il, comme par le passé!

Les trois ou quatre premiers jours se passèrent à refaire connaissance avec les sites et les gens. Le village avait peu changé: quelques maisons neuves, mais l'aspect général était le même qu'autrefois. Dans la rue, à travers les champs, des voix le saluaient, un camarade d'enfance, un vieil ami de son père.

Et la chère maison natale! Comme son

Feuilleton du *Pays du dimanche* 1^{er}

Fleur-de-Mai

par Adolphe Ribaux

I

Vers le milieu de mai, Prosper Vignal entra en France, après avoir passé vingt-cinq ans comme professeur de français dans un collège de St Pétersbourg. Il était parti assez jeune pour occuper un premier poste à Moscou, avec la tristesse de laisser seuls ses parents, petits propriétaires en un village de la Franche-Comté. Mais l'offre était avantageuse, il pourrait faire des économies, il verrait du nouveau, et tout le monde l'avait encouragé à accepter.

— Une occasion superbe! lui répétait-on. Ses mérites reconnus lui avaient valu de